
La matière et l'esprit

Constats de départ :

- il existe des êtres vivants qui pensent, c'est-à-dire des êtres corporels qui font preuve d'une activité tout à fait particulière qui est de penser. Cette pensée se caractérise par le fait de pouvoir réfléchir, articuler des signes linguistiques, enchaîner des idées, entités abstraites imperceptibles par les sens.

- Il existe des régularités dans le monde, dans les phénomènes naturels, régularités accessibles à la conscience mais pour autant totalement énigmatiques quant à leur cause formelle et finale.

On a l'habitude d'aborder ces constats par le biais d'une distinction de ce qui semble appartenir à des modalités d'existence radicalement différentes : la matière et l'esprit.

Mais cette approche dualiste est-elle réelle ou seulement méthodologique ? Si elle est seulement méthodologique comment comprendre l'articulation, les relations entre ces deux éléments ?

Faut-il penser que la distinction habituelle recouvre en fait une dualité hétérogène irréductible ou bien au contraire cette distinction n'est pas réelle et recouvre en fait un monisme ?

Mais alors ce monisme est-il un matérialisme strict au sens où ce que l'on désigne comme une réalité spirituelle renvoie en fait à une simple différence de degré d'organisation de cette matière ou encore à une différence de modalité de la matière ? Si l'esprit est réductible grâce aux progrès de la connaissance scientifique, notamment les neurosciences, à la matière doit-on alors entendre l'esprit comme étant un reste métaphysique de notre ignorance de la complexité de l'organisation de la matière et considérer alors l'usage de ce concept comme un reste de superstition ou le nom de l'énigme qui nous reste à résoudre sachant qu'à terme la science la résoudra par l'étude de l'organisation de la matière cérébrale ?

Ou bien faut-il veiller à conserver la spécificité de la dimension spirituelle contre toute forme de réductionnisme à celle de la matière afin de mettre en évidence une différence de nature entre la matière et l'esprit ? Comment faut-il alors comprendre cette tentative de préserver la spécificité essentielle de cette dimension : comme un idéalisme ou un spiritualisme ? Est-il en ce sens nécessaire de préserver le nom de cette énigme afin de conserver entière cette dimension irréductible et qui signe le précieux de l'humain ?

Qu'est-ce donc que la pensée, qu'est-ce que la matière, comment comprendre leur relation ?

Quel sens et surtout quelle valeur accorder à ces deux notions ?

Quel usage peut-on légitimement faire de ces deux concepts ?

Les sciences modernes tant du côté de la matière avec la physique quantique que du côté de l'esprit avec les neurosciences loin de clore ce débat ne cessent de le raviver nous amenant à renoncer à la compréhension familière de la matière comme étant du solide étendu pour la penser essentiellement comme énergie évoluant dans un espace temps, et à celle de l'esprit comme simple machine complexe pour mettre en évidence la complexité imprévisible de la pensée

individuelle.

Définitions :

La matière semble se définir de manière privilégiée par le fait d'être sensible : c'est ce dont on peut faire l'expérience directe par le biais des sens et notamment celui du toucher.

Le terme de matière vient de « mater », la mère, la matrice, lieu originaire de tout ce qui est produit.

La matière se définit comme étant une substance qui constitue les corps, qui est objet d'intuition sensible dans l'espace et possède une masse mécanique. Les états de la matière : solide, liquide, gazeux. Elle apparaît aussi comme étant le fond indéterminé de l'être que la forme vient organiser.

À noter aussi l'expression « matière grise » qui désigne la matière cérébrale, l'intelligence.

L'esprit quant à lui désigne une réalité immatérielle qui produit de la pensée, vient de « spiritus », « le souffle ». Le souffle désigne une réalité très subtile à la frontière du matériel et de l'imperceptible puisqu'invisible et intouchable, il n'en reste pas moins appréhendable par certains biais : la buée sur une vitre, un miroir, sensible quant on souffle contre la paume de la main.

Le souffle est très proche d'une réalité divine : le souffle divin, insufflé à la matière humaine pour lui donner vie et pensée (Genèse). L'esprit est synonyme d'intelligence et s'oppose en ce sens traditionnellement aux sens.

La nouveauté de notre modernité est que la pensée humaine, ce grâce à quoi on connaît ce qui est, se prend elle-même pour objet dans le cadre des nouvelles sciences, neurosciences et sciences cognitives, à l'interface des sciences humaines et des sciences physiques.

Une des questions est : est-ce que la matière est active ou passive : produisant d'elle-même une forme, comme semble le donner à voir le vivant ou bien recevant du dehors une forme comme le montre la matière inerte ? D'où vient ce principe actif du vivant ? L'esprit correspond-il à un niveau encore supérieur chez le vivant de pouvoir être actif ? Faut-il voir comme une progression entre matière inerte, vivant et esprit ? comment comprendre la nature de ce progrès : continuité ou différence de nature entre les différentes étapes ?

Historiquement :

L'introduction de la notion d'esprit, concernant la compréhension du monde se produit lorsque l'être humain étant confronté au constat d'un certain ordre, des régularités voire une certaine harmonie dans l'organisation de la production naturelle se sent contraint à penser qu'un tel ordre est antithétique avec la notion de hasard.

L'effort des physiciens grecs consiste à faire passer des explications mythiques et surnaturelles à des explications naturelles. Ils construisent donc des cosmogonies (théories expliquant la genèse du monde) ayant pour but de mettre en évidence la genèse de l'organisation de l'ordre (Kosmos) du monde. Ils recourent pour se faire à l'idée d'une composition de la réalité à partir des éléments fondamentaux composés d'une manière rationnelle : le feu, l'air, la terre et l'eau. C'est donc en tentant de répondre à la question : d'où vient cet ordre ? qu'ils parviennent à construire des

réponses basées uniquement sur des faits d'expérience.

Ainsi Démocrite à la fin du Vème siècle avant J-C (460-30 av J-C) affirme que tout ce qui est est composé d'atomes (« atomos » = « indivisible ») évoluant dans le vide, et s'agglomérant en corps au hasard des rencontres.

Le problème vient de ce qu'il est très difficile de rendre compte d'un tel ordre rationnel sans recourir à une entité immatérielle cause de ce plan. L'explication d'un agencement purement mécanique et hasardeux ne permet pas de rendre compte de la forme et de l'ordre de cet agencement décrit, constaté.

Ne faut-il pas donc recourir à des causes immatérielles pour rendre compte de ces effets rationnels ?

Platon rejette ainsi cet atomisme et décrit la matière comme étant le support spatial indéterminé, sans qualités, éternel, invisible, servant de réceptacle aux choses sensibles. Aristote dans la même lignée affirme que la matière est ce qui subsiste sous le changement elle-même sans changement.

Mais de quelle nature peut-être le principe explicatif immatériel de l'ordre matériel ?

Doit-on le penser sous la forme d'un dieu transcendant (Par exemple Le démiurge de Platon dans *Le Timée*, Dieu créateur qui vient donner forme et ordre à la matière inorganisée, chaotique ?), D'une âme du monde, d'une raison directrice, d'un principe spirituel universel ?

La position qui consiste à réduire tout ce qui existe à un agencement de matière a comme avantage qu'il n'existe qu'une seule et même réalité sous la diversité des changements (avantage de la simplicité et de l'unité).

Mais la description de ce que l'on observe ne peut suffire à rendre compte de ce qui est. Pour pallier cette insuffisance des théories matérialistes des philosophes tels Platon ou Aristote vont procéder par un raisonnement analogique : de la même manière que la description des comportements humains ne suffit pas à rendre compte de leur fonctionnement et qu'il est nécessaire de recourir à la notion d'esprit et d'intentions pour les comprendre, de la même manière les phénomènes du monde ne sont explicables que si l'on recourt à l'idée d'une intelligence universelle qui préside le monde. Ce qui existe, tel objet, ne peut être compris que si l'on fait référence à l'intention et le projet de l'artisan qui le conçoit et le fabrique. Le hasard seul ne peut rendre compte de cet ordre observé.

La critique principale que l'on peut faire à une telle perspective c'est le fait que le raisonnement analogique est susceptible d'apparaître comme un anthropomorphisme, alibi de l'ignorance, réduction de l'inconnu au connu.

Est-il légitime de se représenter le monde sur le modèle du comportement humain ?

Ainsi donc peut-il être utile d'étudier le monde comme si aucune intelligence n'en était l'auteur, laissant à l'avenir et à la science le soin de nous informer de ce qui est réellement, lui demandant seulement de ne pas exclure a priori cette possibilité tant qu'elle ne peut prouver sa fausseté.

Mais que faire concernant les rapports entre l'âme et le corps ? La critique de l'anthropomorphisme ne porte plus ici : on fait l'expérience intérieure et extérieure d'une pensée

responsable de nos actes, qui sont choisis, voulus et décidés par nous ?

Le dualisme semble ici s'imposer en affirmant **une différence de nature** et non pas une simple **différence de degré** entre matière et esprit.

Ainsi **Platon** dans *Le Phédon* par exemple met en évidence la nécessaire distinction entre le corps substance matérielle corporelle et corruptible et l'âme substance immatérielle et immortelle. L'accès à la vérité (aux Idées) ne peut se faire que par la connaissance intellectuelle celle-ci n'étant possible comme le montre le passage de l'allégorie de la caverne dans *La République*, qu'à condition de rompre avec les sens corporels qui donne accès à la connaissance sensible erronée. Par exemple il y a d'un côté la chose matérielle, le triangle de craie dessiné au tableau, et de l'autre l'idée du triangle dans nos esprits. Le tracé sensible, visible de la figure sur le tableau aide à l'acte de connaissance mais l'objet visé par la connaissance est le triangle intelligible invariable, parfait, éternel, ie l'essence ou l'idée même du triangle. Le corps perçoit donc les choses matérielles changeantes tandis que l'âme seule permet de construire une connaissance stable, celle des idées ou essences qui elles ne varient pas (voir nouvel extrait du *Phédon* ci-joint).

Quel rapport existe-t-il pour autant entre cette figure matérielle sensible et l'idée intelligible ? Sont-ce deux réalités sans contact l'une avec l'autre ? L'une ne procède-t-elle pas de l'autre ?

Cette pensée dualiste se trouve renforcée du fait des conceptions religieuses judéo-chrétiennes qui elles aussi affirment la distinction entre la dimension spirituelle de l'être humain, sa partie divine (voir livre de *La Genèse dans La Bible*) et sa partie corporelle, corruptible, mortelle et imparfaite.

Dans cette lignée on trouve chez **Descartes** un dualisme tout aussi radical : ce qui est appartient nécessairement à une des deux substances matérielles, étendue (étendue géométrique, mathématisable, dont la physique cherche à déterminer les quantités et les mouvements) ou pensante, immatérielle (voir le texte sur le Cogito, *Discours de la méthode*). Le problème étant de penser la modalité de l'union de ces deux substances telle qu'on la trouve chez l'être humain. L'interactionnisme permet ainsi d'affirmer que l'esprit peut agir sur la matière. L'union se faisant selon Descartes en un point du cerveau qu'il nomme la glande pinéale et qui permet de rendre compte notamment des passions et émotions.

Descartes affirme ainsi la primauté de l'âme sur l'esprit, celui-ci étant le seul absolument certain, l'existence de la matière est, elle, douteuse puisque tributaire des sens corporels faillibles.

La théorie du parallélisme de Spinoza vient nuancer cette séparation des deux substances en montrant que la nature s'exprime de deux manières différentes mais appartenant à une même substance divine : l'esprit et le corps. Spinoza montre en effet dans *L'Ethique* (1677) que la seule substance qui existe est Dieu dont nous sommes nous-mêmes des parties, ou encore des « modes ». Cette substance divine possède une infinité de propriétés distinctes par lesquelles il peut être envisagé. Les êtres humains n'en connaissent que deux : la pensée et l'étendue. Ainsi les états du corps et de l'âme sont deux versants d'une même réalité.

Le problème principal tient à la non observabilité de l'entité spirituelle celle-ci étant donc toujours susceptible d'être dénoncée comme entité métaphysique, recours illégitime, sorte de

solution de facilité pour combler ignorance dans laquelle nous sommes du fonctionnement réel de l'être humain. L'esprit apparaît alors comme une croyance qui permettrait provisoirement de pointer, de désigner, ce mystère que la science souhaite réduire à un processus matériel rationnel qu'est le fonctionnement de l'être humain. Est-il réaliste et rationnel d'affirmer l'existence de l'esprit ?

Ainsi Gilbert Ryle (1900-1976) dénonce l'existence de cette notion comme étant la conséquence d'une erreur de raisonnement dont la cause est essentiellement d'origine théologique et religieuse, réticence à penser que les phénomènes mentaux sont de même nature que les phénomènes physiques et non pas lié à l'existence en l'être humain d'une partie divine (esprit : souffle divin). La notion d'esprit serait donc au fond le lieu d'une résistance religieuse au sein de la pensée que la science se doit, comme elle l'a souvent fait, de détruire pour faire avancer les connaissances. Ryle dénonce donc le recours à cette notion d'esprit comme relevant du même geste que d'affirmer qu'il existe « un fantôme dans la machine ». Il n'y a pas lieu selon lui de faire une distinction entre une entité qui serait l'esprit et la description de l'ensemble des phénomènes mentaux : ceux-ci correspondent à la totalité de ce qu'est l'esprit, il n'y a rien de réel à part eux. L'erreur logique reviendrait donc à vouloir prendre les mots qui désignent des ensembles comme renvoyant à une autre réalité que les ensembles matériels qu'ils désignent : l'esprit n'est rien d'autre que l'ensemble organisé des éléments matériels cérébraux visibles.

Les neurosciences, ainsi que la théorie cognitive se basant sur une telle critique matérialiste de toute forme de spiritualisme, s'attache à mettre en évidence le caractère mécanique du fonctionnement cérébral. A ce mouvement s'oppose une psychologie psychanalytique par exemple qui affirme le caractère irréductible de l'expérience subjective humaine par rapport aux états cérébraux.

Le risque étant comme souvent de jeter le bébé avec l'eau du bain. « Purifier » la connaissance rationnelle des phénomènes mentaux de la notion d'esprit n'est-ce pas passer à côté de ce qui fait la spécificité de l'être humain et par là-même prendre le risque, du fait de l'absence de distinction entre la dimension religieuse de superstition et la dimension proprement spirituelle de l'être humain, de s'interdire de comprendre l'être humain voire même de commettre un meurtre d'âme à refuser d'accepter que peut-être la science va découvrir une modalité d'existence qui, si elle a à voir avec la matière, en diffère cependant sans qu'il soit pour l'instant possible de préciser cette différence ? (Texte de Bergson).

Sans compter que ce que la science met par ailleurs en évidence c'est que cette dénonciation de l'esprit comme étant une désignation métaphysique au-delà de l'expérience, une telle dénonciation peut être portée contre la notion de matière elle-même qui est pensée comme énergie se déployant dans un espace-temps (théorie de la relativité et physique quantique). Cf Texte de **Albert Einstein** et Léopold Infeld, *L'Evolution des idées en physiques*, 1936, (extrait ci-joint).

Kant déjà affirmait contre les théories immatérialistes et strictement idéalistes du type de celle de Berkeley (tout ce qui est est réductible à l'espace de nos représentations, est perçu par notre esprit et rien ne prouve qu'il existe quelque chose à l'extérieur qui correspond à nos représentations) que la notion de matière si elle peut apparaître à certains égards comme relevant

d'une croyance n'en reste pas moins méthodologiquement nécessaire pour l'étude des sciences de la nature même si elle apparaît en dernier lieu comme étant en son fond une entité métaphysique (qui ne provient pas de notre observation empirique mais de notre capacité à penser et à produire des concepts). Notre pensée se trouve contrainte de la poser pour pouvoir penser le réel.

Ainsi peut-on rendre compte de ces débats sur l'utilisation légitime de ces deux concepts :

L'utilisation de ces deux notions et non pas seulement celle de l'esprit, doivent se cantonner à un usage méthodologique : ce sont des outils conceptuels qui ne sont pas à prendre au pied de la lettre (ie de manière spontanément réaliste : comme s'ils désignaient réellement des entités concrètes). Ces concepts ont donc un caractère au fond fictif et instrumental. La science doit faire comme si l'esprit n'existait pas pour pouvoir travailler sur la matière cérébrale et faire progresser la connaissance des phénomènes mentaux mais ne doit pas pour autant oublier que le « comme si » existe afin de laisser la place possible pour la reconnaissance, si cela s'avère nécessaire à un moment donné des recherches, de prendre acte de la réalité de l'existence d'autre chose qu'un simple agencement matériel.

Le scientifique doit donc accepter que son affirmation d'un réductionnisme des phénomènes mentaux à un simple agencement matériels relève pour l'instant d'une croyance. Dire ainsi que l'esprit n'est rien d'autre que l'ensemble des phénomènes expérimentaux de la matière cérébrale n'est pas en son fond exclure rationnellement que de l'actuellement inobservable existe. Tant que la connaissance du cerveau n'est pas totale, on ne peut affirmer scientifiquement que tout ce qui est la pensée est réductible à de la matière : l'affirmer relèverait de l'affirmation d'une croyance. Cette croyance est peut-être nécessaire au scientifique pour pouvoir exécuter son travail d'objectivité et de rationalité, mais ne peut être posée comme relevant d'autre chose qu'une croyance (texte de Nietzsche sur les rapports entre science et croyance).

La pensée scientifique qui travaille sur le fonctionnement cérébral doit aussi se tenir informée sur le progrès des connaissances physiques sur ce que l'on nomme la matière mais dont la définition ne cesse d'évoluer jusqu'à remettre profondément en question l'idée d'un enchaînement causal et déterministe strict entre les phénomènes « matériels ».

De la même manière l'affirmation de l'existence d'une entité irréductible à la simple matière ne doit pas freiner le travail du scientifique qui pour connaître le fonctionnement cérébral doit le traiter comme connaissable selon le modèle des sciences physiques. Cette pensée doit aussi intégrer les connaissances objectives que met à jour la science pour argumenter et rationaliser toujours plus l'intuition qui l'anime, celle que tout n'est pas réductible à un matérialisme déterministe.